FORUM

Hebdomadaire d'information | www.umontreal.ca | Volume 42 / Numéro 8 / 15 octobre 2007

Université de Montréal

P6 AFFAIRES UNIVERSITAIRES

Le recteur expose ses priorités pour la nouvelle année

P3 DISTINCTIONS

Deux doctorats à deux femmes exceptionnelles

P5 MOIS DES DIPLÔMÉS

Stephen Lewis lance un cri pour l'Afrique

Cours sur iPod : le contenu prime sur la technologie

Jérémie Nolet expérimente la baladodiffusion sous les yeux de son professeur André Caron.

« Les étudiants veulent une bonne pédagogie », estime André Caron

Deux heures et demie par jour. C'est le temps que les 123 étudiants participant à un projet de recherche sur la baladodiffusion de contenu pédagogique ont passé, en moyenne, à utiliser leur appareil iPod ou Zen Creative, prêtés pour l'occasion. Mais 75 % de ce temps était consacré à l'écoute de la musique et seulement 8 %, soit moins de 12 minutes, aux études.

« La technologie n'est pas une pilule miracle. Ce que les étudiants veulent, c'est du contenu », déclare l'auteur de l'étude, André Caron, professeur au Département de communication et titulaire de la chaire Bell Canada en recherche interdisciplinaire sur les technologies émergentes.

La recherche, qui s'est déroulée entre les mois de février et de mars derniers, a permis de confirmer la tendance de la « culture mobile » que le chercheur avait déjà explorée dans de précédentes études. Les jeunes écoutent leur baladeur numérique en marchant, dans le métro et même au centre de conditionnement physique. Ils visionnent volontiers les vidéos à la mode comme les sketchs des Têtes à claques. Leur baladeur fait aussi office de puissante « clé USB » permettant de transférer des fichiers. Mais, quand vient le temps d'étudier, ils préfèrent s'installer devant leur ordinateur ou leurs livres. « Plusieurs téléchargeaient leurs cours sur leur appareil, mais préféraient travailler à l'écran de leur ordinateur, souvent avec un crayon et du papier », mentionne le professeur Caron.

Cela ne veut pas dire que la baladodiffusion (aussi appelée par son nom anglais *podcast*) ne rend pas service aux étudiants. « Nous avons eu quelques surprises. Les pharmaciens en stage transportaient sous forme numérique des masses d'informations sur les médicaments ; des étudiants en musique réécoutaient leurs performances en rentrant chez eux ; d'autres enregistraient le cours pour l'envoyer à un collègue qui n'avait pu se présenter en classe. »

L'apprentissage d'une langue seconde semble également bien servi par la baladodiffusion, ajoute le chercheur. C'est ce qui semble ressortir des expériences menées dans les classes de Jacqueline Samperi, professeure d'italien ; également, Sorel Friedman (études anglaises), Jean-Louis Brazier (pharmacie), Philippe Lemay (design industriel) et André Caron dans son cours de théorie de la communication ont pris part à la collecte des données.

La technologie s'adaptera

Pour le spécialiste des technologies émergentes, il ne fait pas de doute que l'argent doit être investi dans le soutien aux initiatives pédagogiques plutôt que dans la quincaillerie électronique. « Il faut penser contenu ; la technologie s'adaptera », dit-il.

Ce point de vue est une critique à peine voilée de la politique d'universités américaines qui ont pris le « virage iPod » sans études suffisantes démontrant la pertinence de la baladodiffusion. « Ce n'est pas parce qu'un étudiant possède un baladeur fourni par son établissement qu'il va écouter ses cours dans le métro », lance le fondateur du Groupe de recherche sur les jeunes et les médias. Il cite d'ailleurs le cas d'une étudiante qui, visionnant son cours dans le train souterrain, « en a eu mal au cœur ».

Dans le document présentant les conclusions de l'enquête, qui sera acheminé d'ici la fin du mois au vice-rectorat à l'enseignement

Suite en page 2

Le poids à la naissance influe sur la domination

Le poids à la naissance pourrait déterminer le degré de domination qu'affichera un enfant plus tard. C'est du moins la corrélation qu'a mise en lumière une recherche postdoctorale de Pierrich Plusquellec réalisée au Département de psychologie.

« Les études sur les relations entre les enfants portent habituellement sur des jeunes de trois ans ou plus qui fréquentent une garderie et qui ont déjà établi leurs règles d'interaction, souligne le chercheur. Dans nos travaux, nous avons recouru à des enfants de 19 mois qui ne se connaissaient pas afin d'observer à partir de quel âge un enfant est capable de contrôler une ressource convoitée. Cela n'avait jamais été fait jusqu'à maintenant. »

Ces enfants font partie de la vaste étude longitudinale sur les jumeaux nouveau-nés dirigée par Daniel Pérusse, professeur au Département d'anthropologie et chercheur au Groupe de recherche sur l'inadaptation psychosociale chez l'enfant (GRIP).

Conditions de compétition

La cohorte de Pierrich Plusquellec, présentement chercheur associé au GRIP et au Centre hospitalier universitaire de Québec, était composée de 402 enfants du même âge. Chacun d'eux, accompagné de sa mère, a été placé en présence d'un autre enfant, également accompagné de sa mère. La consigne était de laisser l'enfant agir

Suite en page 2

Photo : Hector Landaeta.

L'environnement prénatal et l'anxiété précoce modulent les comportements de domination.

Le poids à la naissance influe sur la domination

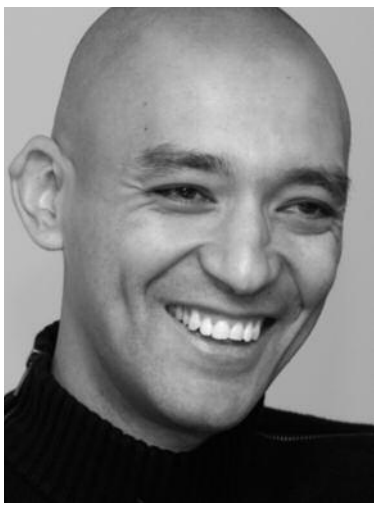
Suite de la page 1

librement lorsque l'expérimentateur plaçait un jouet entre les deux enfants. L'expérience était refaite quatre fois avec des jouets différents.

« Le but était de créer une situation de compétition pour voir lequel des deux enfants allait accaparer le jouet et dans quelles conditions », signale le chercheur.

Trois types de dyades ont été formées, soit garçon-garçon, fille-fille et garçon-fille. Dans 66 % des cas, le même enfant s'est approprié le jouet à chacune des quatre occasions, même si aucune consigne ne lui avait été donnée dans ce sens. Selon M. Plusquellec, cela révèle de façon très nette une tendance à la domination et au contrôle d'une ressource.

Cette expérience avait d'abord été conçue par Richard E. Tremblay, du Département de psychologie, pour étudier les comportements violents ou de coercition chez les très jeunes enfants. Alors que le professeur s'attendait à de fréquentes chamailleries, des comportements violents n'ont été notés que dans 78 des 201 dyades et des coups ont été portés à seulement 13 occasions. Le tempérament agressif n'est pas apparu comme étant, chez ces enfants de 19 mois, un élément associé à la domination.



Pierrich Plusquellec

Pas de différence intersexe

Pierrich Plusquellec a voulu poursuivre plus loin l'analyse des facteurs pouvant être en lien avec la domination. Le premier élément qui vient à l'esprit est évidemment le sexe de l'enfant. « La littérature indique qu'il y a des différences intersexes dans les comportements de domination chez les enfants plus vieux et que les filles sont parfois plus contrôlantes. Mais notre analyse n'a révélé aucune différence : les garçons et les filles ont adopté des comportements de contrôle aussi fréquemment les uns que les autres, et ce, dans les trois types de dyades », mentionne-t-il.

Contrairement aux résultats attendus, l'étude n'a pas montré non plus de corrélation entre le comportement dominant d'un enfant et le comportement du jumeau ou de la jumelle. La croyance populaire voulant que le premier-né de jumeaux soit le plus fort, et donc vraisemblablement plus dominant, a là aussi été réfutée. Même constat avec l'expérience sociale, mesurée par la présence d'autres frères ou sœurs : aucune différence significative n'a été mise au jour par ce facteur.

Ne laissant rien au hasard, Pierrich Plusquellec a également tenu compte de l'âge des enfants même si l'écart n'était que de quelques semaines et parfois de quelques jours. Là non plus, les enfants plus âgés ne sont pas apparus comme étant plus dominants.

Restait le poids de l'enfant. Les données de l'étude incluaient le poids des enfants à la naissance et celui au moment de l'expérience. Comme pour les autres facteurs, le poids au moment de l'expérience n'a eu aucun effet sur le contrôle des jouets. « Les enfants de plus grande taille ou de poids plus élevé n'ont pas été plus dominants », déclare le chercheur.

Par contre, le poids à la naissance s'est avéré fortement corrélé avec la domination : plus ce poids était lourd, plus le tempérament dominant s'exprimait. « Comme les études montrent que le poids à la naissance est un indicateur du développement prénatal, on peut donc dire que l'environnement prénatal est un élément prédictif de la domination à 19 mois entre des enfants étrangers », conclut Pierrich Plusquellec.

Les « vaches de combat »

Les connaissances acquises par le chercheur dans ses travaux de doctorat l'ont conduit sur une autre piste, celle de l'anxiété. Curieusement, c'est auprès des vaches Hérens, une race alpine communément appelée « vache de combat », qu'il a d'abord étudié ce facteur. « Toutes les vaches ont des comportements de combat lorsqu'elles sont réunies pour la première fois, explique-t-il. Elles se placent front contre front et se poussent jusqu'à ce que l'une abandonne. »

Ses travaux, effectués à l'Université Paris 13, ont fait ressortir que moins un veau manifeste d'anxiété devant la nouveauté, plus la vache sera dominante.

Les données de l'étude sur les jumeaux permettaient de mesurer ce facteur. Elles ont révélé que plus l'enfant était anxieux vis-à-vis de la nouveauté, moins il a montré de comportements de domination et de contrôle des jouets.

« Nous avons donc cerné, pour la première fois, deux éléments influant sur les comportements sociaux telle la domination chez les jeunes enfants, affirme le chercheur. Cela laisse entendre que l'inadaptation sociale pourrait être liée à des facteurs comme l'anxiété précoce et l'environnement biologique prénatal dont il reste à définir les causes précises. »

Les résultats de cette étude ont été publiés dans le numéro de juin 2007 de l'*Infant Mental Health Journal.*

Daniel Baril

Cours sur iPod : le contenu prime sur la technologie

Suite de la page 1

de premier cycle, on peut lire que « de nombreuses universités américaines ont mis sur pied des projets pilotes ambitieux d'intégration technologique. Cependant, ces projets ont été trop souvent élaborés sans évaluer les pratiques médiatiques, les besoins réels et les attentes des étudiants et du personnel enseignant. Ils ont aussi été conçus sans explorer l'aspect pédagogique des nouvelles technologies ou sans étudier la pertinence des contenus à la disposition des étudiants ou les contextes de leur consommation. »

C'est cette lacune que la recherche d'André Caron voulait combler. Les sujets s'y sont révélés pragmatiques. « Ce que les étudiants veulent, c'est comprendre la matière pour avoir de bonnes notes à la fin du trimestre, précise-t-il. Tant mieux si la technologie sert cette matière, sinon ils s'en passeront, tout simplement. »

De l'argent là où ça compte

Cela dit, les nouvelles technologies peuvent s'avérer utiles, comme en témoignent plusieurs étudiants satisfaits. « Comme les jeunes passent 75 % de leur temps à écouter de la musique sur leur baladeur, nous pouvons comprendre que les disciplines où l'environnement sonore compte pour beaucoup seront bien servies. On pense aux futurs musiciens ou aux étudiants en langues, notamment. »

Or, les ressources manquent dans les unités qui travaillent au soutien des initiatives pédagogiques, tel le Centre d'études et de formation en enseignement supérieur (CEFES). Rhoda Weiss-Lambrou, directrice de ce centre et qui a participé à l'étude avec sa collègue Diane Raymond, ne peut que souscrire à cette vision des choses. « Avec plus d'argent, on pourrait lancer des concours de projets de baladodiffusion, appuyer les initiatives existantes, former davantage de professeurs », remarque-t-elle.

André Caron

Actuellement, elle estime qu'une vingtaine de pédagogues de l'UdeM diffusent une partie plus ou moins substantielle de leur enseignement sous forme numérique téléchargeable. Un bon nombre d'autres professeurs pourraient le faire mais, faute de moyens, ils reportent leur projet d'un trimestre à l'autre.

Il faut ajouter que la préparation d'un cours sur baladodiffusion est longue et complexe. Cela ne se limite pas à l'enregistrement vidéo d'un cours traditionnel. Cet encadrement, le CEFES est prêt à l'assurer. « La baladodiffusion, de même que WebCT ou d'autres logiciels pédagogiques, ce sont des outils. Ce qui compte, c'est ce que font les professeurs avec ces outils », conclut Mme Weiss-Lambrou.

Mathieu-Robert Sauvé

Ce journal est conforme à la nouvelle orthographe
www.orthographe-recommandee.info

la petite histoire des grandes facultés

La Faculté de pharmacie

La Faculté de pharmacie a d'abord été l'École de pharmacie Laval, fondée en 1906. La Commission des études de l'Université de Montréal, à sa séance du 29 octobre 1942, lui permettra d'accéder au rang de faculté. Cet honneur est compréhensible puisque, depuis sa fondation, l'École ne cesse d'élargir son programme d'enseignement et de créer de nouveaux cours. Si, en 1906, l'ensemble des cours totalise 225 heures, il s'élève à 1200 heures, dont 800 de travaux pratiques, en 1942. Au programme existant s'ajoutent des cours de chimie biologique et de pharmacodynamie, théoriques et pratiques, des cours d'hygiène et des cours de pharmacologie théorique et pratique offerts aux étudiants en médecine.

Soucieuse de rehausser le prestige de la profession, la Faculté de pharmacie établit des conditions d'inscription plus sévères. Pour être admis comme « élève régulier », l'étudiant doit être titulaire d'un baccalauréat ès arts d'une université reconnue. Cette formation préalable permet aux étudiants d'acquérir une culture classique assurant ainsi à la profession « une élite intellectuelle ».

Les couleurs de l'École et les emblèmes changent lorsque l'Université de Montréal obtient son autonomie, en 1920. Les étudiants réclament un drapeau neuf. Le conseil de la Faculté lance de son côté une campagne de souscription et demande la participation de ses membres. « Nous prions donc nos aimables confrères qui n'ont pas fait leur part de ne pas retarder et ceux qui peuvent faire mieux de ne pas se faire prier. » Un nouveau drapeau sera béni le jour de l'Immaculée-Conception et fête du patron de l'École, saint Nicolas. Le drapeau est fait de soie et brodé à la main avec un fil d'or et un fil d'argent. Il est noir et orange avec un liseré bleu portant l'écusson en son centre.

La camaraderie et l'esprit désinvolte des étudiants donnaient lieu à diverses manifestations de l'esprit et de la plume. Dans une chronique du *Quartier latin* du 21 janvier 1926 intitulée « Conseils d'un ainé » et s'adressant au débutant en pharmacie, l'auteur écrit : « Quand un bon client entre chez toi, ne va pas lui vanter sa bonne santé, il n'achètera rien, mais place une petite restriction, par exemple "Bonjour, monsieur, vous êtes bien à part vos reins ?" Tu cours la chance de lui vendre un emplâtre. De même, lorsqu'il te quitte, ne lui dis pas adieu, mais fais-lui plutôt une bonne recommandation, dans ce genre : "Si ce que l'on vous a vendu n'est bon à rien, revenez nous voir, on vous donnera quelque chose de meilleur." Avec ces quelques notions, tu as de quoi éviter les bévues des débuts et l'espoir d'un terme plus long dans la pharmacie. »

Espérons que tous les pharmaciens n'ont pas suivi ces conseils à la lettre !

Monique Voyer,
archiviste

photo mystère

Le campus de l'Université est vaste et recèle de nombreux secrets ou, plus simplement, des points de vue sur lesquels notre regard distrait ne s'arrête pas nécessairement. Notre photographe, Claude Lacasse, s'est amusé à croquer ici et là des morceaux d'architecture, des paysages, des corridors. À vous de deviner de quoi il s'agit.

Réponse : La photo présente une vue en contreplongée du plafond de l'atrium du pavillon Jean-Coutu.

FORUM
Hebdomadaire d'information de l'Université de Montréal
nouvelles.umontreal.ca

Publié par le Bureau des communications et des relations publiques
3744, rue Jean-Brillant, bureau 490, Montréal

Directrice des publications : Paule des Rivières
Rédaction : Daniel Baril, Marie Lambert-Chan, Mathieu-Robert Sauvé
Photographie : Claude Lacasse
Secrétaire de rédaction : Brigitte Daversin
Révision : Sophie Cazanave
Graphisme : Benoît Gougeon
Impression : Payette & Simms

pour nous joindre

Téléphone : 514 343-6550
Télécopieur : 514 343-5976
Courriel : forum@umontreal.ca
Calendrier : calendrier@umontreal.ca
Courrier : C.P. 6128, succursale Centre-ville Montréal (Québec) H3C 3J7

Publicité
Représentant publicitaire : Accès-Média
Téléphone : 514 524-1182
Annonceurs de l'UdeM : Nancy Freeman, poste 8875

Prix et distinctions

Deux grandes juristes honorées

La Faculté de droit remet des doctorats honorifiques à Simone Veil et Gisèle Halimi, deux femmes exceptionnelles qui ont marqué le 20e siècle par leur courage et leur détermination

Simone Veil ne compte plus le nombre de doctorats honorifiques qui lui ont été remis au cours de sa longue et fructueuse carrière. Elle les reçoit toujours avec le même plaisir et celui décerné par la Faculté de droit de l'Université ne fait pas exception.

« C'est tout à fait merveilleux ! » a déclaré à cet effet l'ancienne ministre française.

Simone Veil est l'une des figures politiques françaises les plus admirées dans l'Hexagone pour son courage politique et personnel. « En lui remettant un doctorat *honoris causa,* nous souhaitons souligner la nature, la constance et la force de son engagement pour l'avancement des droits de la personne et pour la cause des femmes », a indiqué la doyenne de la Faculté, Anne-Marie Boisvert.

Née à Nice en 1927 dans une famille juive, Simone Veil est déportée à Auschwitz-Birkenau en 1944. À la Libération, elle s'inscrit à la Faculté de droit de l'Institut d'études politiques de l'Université de Paris. Elle est reçue au barreau en 1956 puis s'engage dans la magistrature.

Ses premiers combats, au sein de la direction générale de l'administration pénitentiaire, portent sur l'amélioration des conditions de détention. En pleine guerre d'Algérie, elle défend avec efficacité des combattantes du Front de libération nationale torturées par les militaires français.

En politique, elle participe à la réforme du droit de l'adoption. Puis, comme ministre de la Santé, elle réussit à faire adopter, malgré les attaques de députés de son propre parti, une loi autorisant l'interruption volontaire de grossesse, qui porte aujourd'hui son nom. En 1979, Mme Veil devient présidente du premier Parlement européen élu au suffrage universel. Jusqu'en mars 2007, elle siégeait au Conseil constitutionnel de la République française. Peu après avoir quitté cette instance, la politicienne annonçait publiquement sa décision de soutenir Nicolas Sarkozy à l'élection présidentielle. Une association qui ne s'est pas déroulée sans heurt puisque Simone Veil a critiqué la proposition du candidat de l'UMP visant à créer un ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale.

Simone Veil s'investit aujourd'hui dans la Fondation pour la mémoire de la Shoah, qu'elle a créée en 2001 et dont elle a laissé la présidence à David Rothschild en février dernier.

Modèles inspirants

Pour Anne-Marie Boisvert, Simone Veil de même que Gisèle Halimi sont des modèles inspirants de courage, de ténacité et de détermination. « Beaucoup de jeunes ont l'impression que le féminisme, c'est de l'histoire ancienne et que les acquis de ces combats sont là pour rester, croit-elle. Nous voulons leur montrer des femmes qui ont milité et qui militent toujours pour cette cause. Recevoir ces femmes remarquables au moment de la collation des grades est une occasion unique de fournir leur témoignage à nos finissants, dont 70 % sont des filles. »

Gisèle Halimi et Simone Veil illustrent avec éclat l'influence que peuvent avoir les juristes dans l'évolution de la société. « Leurs luttes pour la dépénalisation de l'avortement en France et contre la torture en Algérie démontrent qu'il est possible de changer le monde lorsqu'on défend une cause avec opiniâtreté et sang-froid », estime Mme Boisvert.

Marie Lambert-Chan

Simone Veil

Gisèle Halimi

À 80 ans, Gisèle Halimi a tout vu, tout entendu, et pourtant sa capacité de s'indigner ne s'essouffle pas. Pétrie de révolte, la grande dame est née pour combattre l'injustice, un mot qu'elle répète sans cesse depuis sa plus tendre enfance.

Résolue à ne pas accepter le destin qui devait être le sien, c'est-à-dire mariée à 13 ans à un marchand d'huile tunisien qui avait trois fois son âge, elle a fait de sa vie une lutte perpétuelle qui s'incarne dans son choix professionnel. C'est ce qu'elle a raconté à quelques étudiants en droit qui ont eu le privilège de l'avoir pour conférencière invitée dans le cours de preuve et procédure pénales de la professeure Louise Viau, la semaine dernière. L'éminente avocate a su subjuguer les futurs juristes.

« Très jeune, je voulais être avocate afin de dire la vérité, leur a-t-elle expliqué. Je voulais défendre le sort des femmes. Pour moi, être avocate, c'était la possibilité de jouir d'une liberté de parole et de pensée qui ne pouvait pas connaitre de limites. »

Mais voilà, les limites existaient : une famille pauvre et inculte, des rapports familiaux difficiles, sa condition féminine, sa solitude… « J'avais cependant la force du désespoir », a-t-elle répondu à une étudiante curieuse de connaitre les embuches qu'a dû surmonter la militante.

Une force qui s'est traduite dans cette grève de la faim qu'elle a entreprise à un jeune âge pour ne pas avoir à servir ses frères comme on le lui demandait, mais aussi dans tous les combats qui ont suivi. Au péril de sa vie, elle milite pour l'indépendance de l'Algérie et défend des militants du Front de libération nationale, dont la malheureuse Djamila Boupacha. Féministe engagée, elle signe sans hésiter le *Manifeste des 343 salopes,* ces femmes qui affirment avoir avorté et réclament le libre accès aux moyens anticonceptionnels et à l'avortement. Elle fonde le mouvement féministe Choisir la cause des femmes avec entre autres Simone de Beauvoir. L'organisme qui prenait parti à l'origine pour la dépénalisation de l'avortement intervient aujourd'hui dans tous les débats qui touchent aux droits des femmes et participe régulièrement à des rencontres internationales.

Gisèle Halimi est surtout connue pour le procès de Bobigny qui a eu lieu en 1972, où elle défendait une mineure qui s'était fait avorter après un viol, ainsi que sa mère qui était dans le secret. L'avocate en a fait une tribune retentissante contre la loi de 1920 qui criminalisait l'avortement. Ce procès a contribué à l'adoption de la loi Veil de 1975 sur l'interruption volontaire de grossesse.

Le moteur derrière ses chevaux de bataille ? L'irrespect. « Si l'on estime que le respect est synonyme d'une considération qu'on a pour un ordre établi des choses avec le souci premier de ne pas lui porter atteinte, alors oui, je lui ai porté atteinte », déclare celle qui se définit comme une « avocate irrespectueuse », comme l'indique le titre de l'un de ses livres.

L'irrespect l'a souvent menée au bout d'elle-même, dans des procès exaltants, certes, mais aussi dans des situations où elle a connu la peur, par exemple lorsqu'on l'a arrêtée en Algérie pour la torturer et la fusiller. « Oui j'ai eu peur une fois arrivée au centre de torture, relate-t-elle. J'ai eu des nuits d'insomnie. Je savais que j'allais être fusillée. Mais, la veille de l'exécution, quelque chose s'est produit. Je suis passée de l'autre côté : j'étais morte. Et donc, je n'avais plus peur du tout. Plus rien ne pouvait avoir d'effet sur moi. À un point tel que je me suis endormie comme une enfant. C'est difficile à expliquer. Il faut le vivre pour le comprendre. »

Malgré les moments de découragement et les échecs qu'elle a vécus, Gisèle Halimi a incité les étudiants à choisir la voie de l'irrespect « parce qu'elle est bonne pour soi-même. Ce n'est pas une provocation, une humeur ou une manière de se faire remarquer, précise-t-elle. C'est le fruit d'une grande réflexion. C'est un risque et une forme de lucidité. J'aime bien cette phrase du poète René Char qui disait : "La lucidité, c'est la blessure la plus proche du soleil." En effet, cela vous irradie parce que vous êtes en accord avec vous-même, mais au prix d'une certaine douleur. À mon âge, je continue de croire que l'irrespect est un instrument extraordinaire d'avancée des sociétés. »

Marie Lambert-Chan

Deux chercheurs sont récompensés

Les chercheurs André Veillette et Lise Gauvin ont remporté un prix au gala de remise des prix de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), qui s'est tenu le 11 octobre. Par ailleurs, une étudiante en musicologie, Marie-Hélène Breault, a gagné le prix Desjardins d'excellence pour étudiants-chercheurs.

Le prix André-Laurendeau, en sciences humaines, est allé à Lise Gauvin, professeure émérite du Département des littératures de langue française.

Mme Gauvin est spécialiste des littératures francophones contemporaines et a largement contribué à faire connaitre la littérature québécoise dans le monde.

Au fil de ses travaux, elle a introduit des concepts et élaboré de nouvelles approches structurant la réflexion dans le domaine littéraire. En 2005, l'ouvrage *Vocabulaire des études francophones : les concepts de base,* collectif qu'elle a codirigé, a été qualifié d'outil indispensable pour qui s'intéresse aux littératures de langue française. Mme Gauvin a également étudié plusieurs œuvres, dont celle de Jean Giroudoux. Et elle fait elle-même aujourd'hui l'objet de nombreuses études.

Exceptionnellement, le prix André-Laurendeau a également été remis à François-Marc Gagnon, professeur à la Faculté des beaux-arts de l'Université Concordia.

Le prix Léo-Pariseau, en sciences biologiques et sciences de la santé, a été décerné à André Veillette, professeur à la Faculté de médecine et directeur de l'unité de recherche en oncologie moléculaire de l'Institut de recherches cliniques de Montréal.

M. Veillette est une des sommités de la recherche en signalisation cellulaire dans le système immunitaire.

Les travaux du Dr Veillette ont, entre autres, permis de mettre au jour et de caractériser la protéine tyrosine kinase Lck. Cet enzyme lance et contrôle les signaux de transduction à l'intérieur des lymphocytes T, et mène à l'activation de la réponse immunitaire.

Les travaux du chercheur ont aussi permis de déchiffrer des évènements moléculaires en jeu dans la pathogénèse de maladies auto-immunes tels le lupus et l'arthrite rhumatoïde.

André Veillette

Lise Gauvin

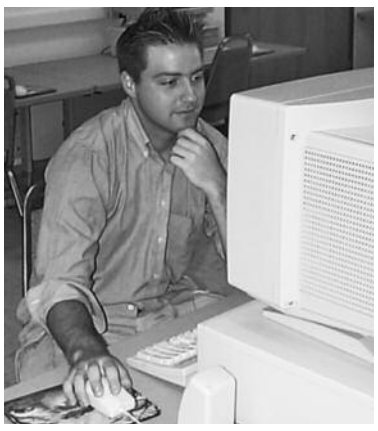
Actualités universitaires

Le comité sur les technologies consulte la communauté

Les opinions et les suggestions soumises aideront le comité à préparer le plan directeur

À compter d'aujourd'hui, la communauté universitaire est invitée à soumettre ses commentaires et suggestions sur les infrastructures technologiques de l'Université au Comité consultatif sur les ressources technologiques et informationnelles (CCRTI) à l'adresse <www.ccrti.umontreal.ca>.

« Tous les avis comptent, insiste la vice-rectrice adjointe aux systèmes et aux technologies de l'information, Ghilaine Roquet, qui préside le Comité. Les gens peuvent nous envoyer autant un mémoire qu'un courriel de deux lignes pour une suggestion très ciblée. »



Pendant un temps, le CCRTI a réfléchi à l'idée d'un grand sondage. « Cette méthode a le désavantage d'orienter les réponses, explique Mme Roquet. Nous voulions plutôt laisser les gens libres de s'exprimer comme bon leur semble. »

Jusqu'à la fin du mois de décembre, la communauté universitaire pourra soumettre ses idées au Comité qui en tiendra compte dans la rédaction du plan directeur devant être remis au recteur en février 2008.

Le nouveau site Internet du CCRTI permet par ailleurs aux utilisateurs de consulter le statut, le mandat et les principes directeurs du Comité, ainsi que les objectifs des sous-comités qui concernent sur les environnements numériques d'apprentissage, l'utilisation des technologies en classe, l'environnement technologique de soutien à la recherche et le remplacement des applications administratives.

Créé en février dernier, le CCRTI est un comité permanent dont l'objectif est de faire progresser les ressources technologiques et informationnelles de l'Université, qui ont accumulé un sérieux retard au cours de la dernière décennie, comme c'est le cas dans plusieurs autres établissements universitaires.

M.L.-C.

L'UdeM, HEC Montréal et l'École polytechnique se doteront d'un programme de mieux-être

Photo : Andrew Dobrowolskyj.

La ministre Michelle Courchesne et le recteur Luc Vinet

À l'occasion de la Journée nationale du sport et de l'activité physique, le 5 octobre, la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Michelle Courchesne, et le recteur de l'Université, Luc Vinet, ont annoncé l'instauration d'un tout nouveau programme de mieux-être destiné à l'ensemble de la communauté universitaire, qui sera dévoilé en janvier. Ce programme visera l'amélioration graduelle des habitudes de vie des étudiants, professeurs et employés, notamment sur les plans de l'activité physique, de l'alimentation et de la santé psychologique.

Le recteur Vinet a souligné l'importance des habitudes de vie sur le campus : « Nous souhaitons faire de notre campus un endroit où ses étudiants, professeurs et employés bougent et se sentent bien. Bref, un campus en santé ! »

Pour cette journée nationale, de nombreuses activités ont été organisées à l'Université sur le thème « Atteindre son sommet ». Parmi celles-ci, la communauté universitaire a gravi les escaliers du campus afin d'atteindre des altitudes équivalant aux plus hauts sommets du monde. À la rampe mobile du pavillon Roger-Gaudry, l'objectif visé était l'Everest (8850 m) et il a été atteint plus de six fois puisque 3529 personnes ont emprunté les escaliers. Au CEPSUM, on tentait de relever le défi du piton des Neiges (3069 m). Cet objectif a été concrétisé plus de cinq fois, avec 1362 participants. À la Faculté de médecine vétérinaire, à Saint-Hyacinthe, le mont qu'on tentait de gravir était le mont Blanc (4810 m) ; son sommet a été atteint puisque 452 personnes ont participé à son ascension.

L'Université de Montréal et ses écoles affiliées n'auraient pu tenir cette journée sans l'apport de précieux partenaires dont le Programme Kino-Québec, la Direction de la santé publique de Montréal, le CSSS de la Montagne, Mont Saint-Sauveur International et l'arrondissement d'Outremont.

Pour plus d'information, consultez le <www.cepsum.umontreal.ca/jnsap.htm>.

Photo : Bernard Lambert.

Quelques lauréats du concours Forces UdeM 2007 : Mathieu Gaudet, Julien Lafrance-Vanasse, Marie-Josée East et Joséphine Tran (rangée du haut). Rangée du bas : Joanna Desseaux-Nguyen et François Lachapelle

L'UdeM fait connaitre ses Forces

Deux projets et une étudiante sont retenus parmi les finalistes au concours provincial

Des apprentis dentistes qui traitent bénévolement des patients de pays défavorisés ; un pianiste virtuose qui étudie la médecine et la direction d'orchestre ; un groupe qui fait la promotion de l'achat et de l'investissement socialement responsables ; une jeune femme qui convainc le Service d'impression de favoriser l'impression recto verso ; un étudiant qui organise des vidéoconférences sur l'Asie… Ce sont quelques-unes des initiatives étudiantes qui ont été retenues pour le concours annuel Forces UdeM.

Honorés sous la grande tour notamment par le recteur Luc Vinet et la vice-rectrice à l'international et à la vie étudiante Martha Crago le 3 octobre dernier, les lauréats 2007 ont reçu un parchemin et une bourse de 1000 $ en reconnaissance de leur engagement. « Par les gestes accomplis envers votre société, vous redonnez un peu de ce que vous avez reçu », a dit le recteur, paraphrasant Albert Einstein. Un dévouement « noble qui mérite d'être souligné », selon M. Vinet.

« Au départ, les gens ne croyaient pas à notre idée, a rappelé Marie-Josée East, ancienne coordonnatrice du projet Dentraide, qui a permis à des dizaines de futurs dentistes de se rendre en mission humanitaire sur quatre continents. Après quatre ans d'existence, j'espère que nous avons contribué à modifier l'image des dentistes. » Elle a rendu hommage aux fondatrices de Dentraide, Elissan Srouji et Basma Dabbagh, aujourd'hui diplômées.

Interviewée en marge de la soirée, Nadia Rixjallah, qui coordonne l'activité cette année avec Joséphine Tran, garde en mémoire l'émotion vécue dans les communautés pauvres du Chiapas, au Mexique, où les jeunes qu'elle a soignés n'avaient jamais vu de brosses à dents – et encore moins de dentistes. « Comme étudiant, on se rend compte qu'on peut faire beaucoup », a-t-elle confié à *Forum*.

Caroline Quach, elle, est allée dans le Haut-Karabagh et en Tanzanie avec les membres de Dentraide. Au moment d'ouvrir la clinique, le matin, une quarantaine de patients attendaient à la porte. À la fin de la journée, il y en avait 150… « Nous avons fait 327 obturations en huit jours. Plusieurs personnes avaient des infections, elles souffraient parfois beaucoup. »

La barrière de la langue ? Aucunement problématique. « Quand on ne se comprend pas avec les mots, on communique avec des signes », relate Joséphine Tran qui, elle, s'est rendue au Vietnam l'an dernier.

Concerts et environnement

Choisi dans la catégorie « Personnalités de deuxième et troisième cycles », Mathieu Gaudet a mis de côté ses études en médecine pour se consacrer au cours des prochains mois à la direction d'orchestre. Dans le cadre de sa maitrise à la Faculté de musique, il donnera un concert le 12 novembre à la salle Claude-Champagne. Au programme, des œuvres pour vents de Mozart et Strauss. Comme pianiste virtuose (voir *Forum* du 23 avril 2007), il participera à des concerts à la Baie-James et en Acadie. Il n'a pas de plan de carrière bien défini, mais il aimerait, un jour, travailler avec des équipes d'aide humanitaire à l'étranger.

Gagnante dans la catégorie « Personnalités de premier cycle », Anaïs Renaud a élaboré un ensemble d'actions permettant le recyclage, la réduction et la réutilisation du papier sur le campus de l'Université. Ces actions ont mené le Service d'impression à programmer l'option recto verso par défaut sur ses nouveaux photocopieurs. Absente de la cérémonie, elle était représentée par Julien Lafrance-Vanasse, lui aussi engagé dans le projet.

Dans la catégorie « Sciences et applications technologiques », c'est le projet de François Lachapelle qui a été retenu. Il a organisé une série de quatre vidéoconférences sur les problèmes et les défis liés au développement des pays de l'Asie du Nord-Est.

Aucune de ces candidatures n'a obtenu de prix au gala provincial Forces Avenir, qui s'est tenu plus tôt cet automne, mais deux projets (Dentraide et Recto-verso) figuraient parmi les finalistes, de même que Tania Siglinde Ortiz Diaz, étudiante à la maitrise en sciences de l'information, dans la catégorie des personnalités des deuxième et troisième cycles. Par ailleurs, c'est un étudiant de l'École polytechnique, Alexandre Châteauneuf, qui a remporté la palme dans la catégorie « Personnalités de premier cycle ». Le projet auquel il a participé en 2007, Poly-Inde, a été sélectionné dans la catégorie « Entraide ».

Partie sans son chèque

Comme l'a mentionné la directrice des Services aux étudiants, Louise-Hélène Richard, le concours Forces-UdeM a été créé en 2002 pour « souligner et reconnaitre la contribution sociale d'étudiants qui, par des projets, ont contribué au progrès communautaire. Le concours récompense ainsi des projets à portée communautaire ou des personnes qui, par leur cheminement, ont démontré un engagement social bénévole hors du commun. »

Selon elle, le jury (formé de Jean-Pierre Charland, Paul Dumoulin, André Ferron, Anne-Marie Girard, Dominique Carré et Francis Hogue) a eu beaucoup de mal à fixer ses choix parmi les candidatures de cette année. Les six projets et personnalités désignés sont d'autant plus remarquables.

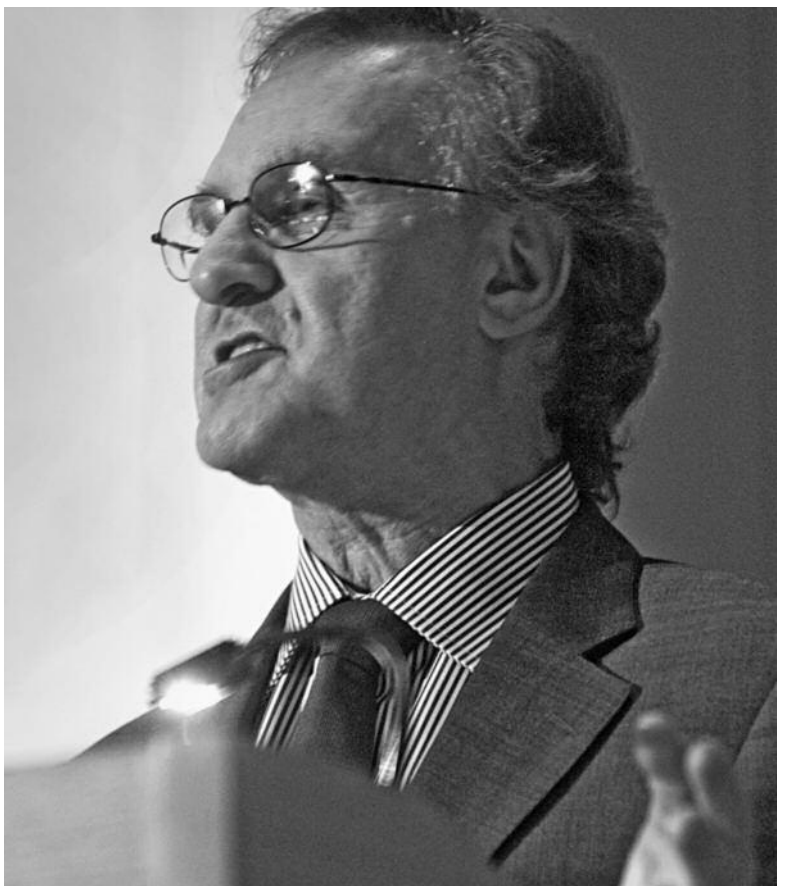
La réception s'est déroulée dans la bonne humeur. En recevant son prix, et après avoir posé pour le photographe de *Forum*, la responsable du *Guide du consommacteur*, Joanna Desseaux-Nguyen, a tant voulu donner de visibilité à son produit qu'elle en a oublié son parchemin… et son chèque.

Mathieu-Robert Sauvé

Les participants à Dentraide organisent une exposition ouverte au public le 17 octobre à compter de 18 h à la salle I-007 du pavillon Roger-Gaudry. Une occasion d'y voir les photos et documents ramenés des différentes missions. L'entrée est libre.

Mois des diplômés

Stephen Lewis lance un cri pour l'Afrique



Stephen Lewis

Le conférencier dénonce les violences sexuelles atroces dont sont victimes les femmes, spécialement au Congo

L'Afrique se meurt du sida et l'Occident, nonchalant, regarde ailleurs. Telle est la vérité à la fois simple et odieuse que Stephen Lewis a rappelée le 9 octobre aux 700 personnes réunies à l'Université à l'occasion des grandes conférences « Franchir les frontières » du Mois des diplômés.

Dans un vibrant discours qui n'a laissé personne indifférent, l'ancien ambassadeur du Canada aux Nations unies et envoyé spécial de l'ONU pour le VIH-sida en Afrique a aligné quelques chiffres comme autant de coups de poing visant à secouer son auditoire : 26 millions de personnes sont déjà mortes du sida et 40 millions, réparties dans toutes les régions du globe, vivent avec le virus. Chaque année, plus de 500 000 bébés naissent avec le virus, transmis par la mère au moment de l'accouchement. Et que dire des 15 millions d'enfants orphelins, victimes de la faim et de la misère et ne sachant ni lire ni écrire ? « Ils sont comme tous les enfants du monde, curieux et aimant jouer, mais ils sont totalement traumatisés. »

M. Lewis, que le recteur Luc Vinet a décrit comme « une des consciences les plus éveillées de notre époque », fréquente le continent africain depuis plus de 40 ans. Il a séjourné dans un grand nombre de pays et il y a recueilli des témoignages « inimaginables » dont il se fait à présent l'écho.

La situation qui continue de prévaloir dans la partie est du Congo le révolte tout particulièrement. Dans cette région, dit-il, les femmes subissent des violences sexuelles cauchemardesques, aux proportions grotesques.

« Le monde entier est au courant. Le Conseil de sécurité de l'ONU est au courant. Mais rien n'est fait. » Une folie hallucinatoire s'est installée, qui dépasse l'entendement.

« Une femme m'a raconté avoir été violée sans arrêt pendant trois mois, se décrivant comme une machine à viols. » Des gangs terrorisant la population ouvrent les corps des femmes enceintes, font bruler les bébés, obligent les enfants à avoir des relations sexuelles avec leur mère, tuent les enfants devant leurs parents et imposent des mutilations génitales aux femmes qui, si elles n'en meurent pas, sont alors condamnées à une vie de perpétuelles souffrances.

M. Lewis a séjourné dans un grand nombre de pays africains et il y a recueilli des témoignages « inimaginables » dont il se fait à présent l'écho.

M. Lewis, qui est aujourd'hui professeur de sciences sociales à l'Université McMaster, a construit son plaidoyer autour des huit objectifs du Millénaire pour le développement, adoptés en 2000 par les États membres de l'ONU. Ces objectifs allaient de la réduction de moitié de l'extrême pauvreté dans le monde à l'enseignement primaire pour tous les enfants, en passant par l'arrêt de la propagation du VIH-sida.

Or, à mi-chemin de l'année prévue pour l'atteinte de ces objectifs, soit 2015, le constat est dévastateur : les pays ont balayé leurs engagements avec une désinvolture qui pourrait rendre cynique le plus optimiste des citoyens.

Mais le cynisme ambiant ne semble avoir aucune prise sur Stephen Lewis. « Je suis en colère, je suis indigné, je suis déprimé par moments, mais désespéré jamais. Sauf, peut-être, pour ce qui est de cette incroyable violence sexuelle. »

Il a terminé son discours en s'adressant aux jeunes, nombreux, venus l'entendre : « Il y a une reconnaissance parmi les jeunes que quelque chose doit être fait. C'est ce que veut dire "Franchir les frontières" : le virus traverse les frontières. Et nous aussi. »

La tenue de la conférence a été rendue possible grâce à un fonds mis sur pied à l'initiative de Martha Crago, vice-rectrice à l'international et à la vie étudiante. Elle était organisée par Joëlle Ganguillet, directrice des relations avec les diplômés, en collaboration avec l'équipe des évènements spéciaux.

Paule des Rivières

Argent et recherche

Le CRSH mise sur le « développement des talents »

Seulement 20 % des professeurs en sciences humaines sont subventionnés, un taux que le directeur du CRSH voudrait hausser

En poste depuis un an à la direction du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), Chad Gaffield était de passage à l'UdeM le 3 octobre à l'invitation du doyen de la Faculté des arts et des sciences, René Durocher. Le directeur du CRSH a rencontré les chercheurs, les étudiants et les administrateurs de la recherche afin de présenter les objectifs de son conseil de même que sa vision du financement de la recherche en sciences humaines.

Chad Gaffield a d'emblée voulu répondre aux critiques qui mettent en doute la qualité des travaux subventionnés par son organisme. Avec relativement peu de ressources, soit 312 M$ accordés en 2006-2007, « nous ne pouvons financer que la crème de la crème, a-t-il déclaré. Les recherches qui reçoivent un appui financier du CRSH sont évaluées par des pairs au Canada et soumises à l'évaluation internationale ; les projets retenus sont de très haute qualité. »

Le directeur en veut pour preuve le fait que les résultats des recherches canadiennes publiés dans les revues savantes étrangères représentent près de cinq pour cent des articles parus. « Même avec peu d'argent, le potentiel est très grand ; si les sciences humaines au Canada étaient évaluées par un comité international, le rapport serait très positif », estime-t-il.

L'accroissement de la qualité fait tout de même partie de ses trois objectifs prioritaires. À cette fin, il compte rendre plus visible la participation internationale dans l'appréciation des projets en nommant au moins un évaluateur étranger dans chaque comité. Présentement, 45 % des évaluateurs auxquels les projets sont soumis sont de l'extérieur du Canada, mais ils ne font pas partie des comités décisionnels.

Reconceptualisation

Chad Gaffield veut également favoriser les liens interdisciplinaires, interuniversitaires et internationaux de la recherche. Son troisième objectif, peut-être le plus ambitieux, vise à augmenter l'incidence de cette recherche sur l'ensemble de la société en misant notamment sur l'estimation des retombées.

« Cela nécessite une reconceptualisation, a-t-il indiqué. D'une part, il est faux de penser que les travaux en sciences humaines sont trop complexes pour être évalués. Si nous évaluons les étudiants et les professeurs et que nous pouvons ramener la complexité d'un cours à un chiffre ou à une lettre, nous pouvons aussi mesurer les retombées de nos recherches. »

Les résultats des recherches canadiennes publiés dans les revues savantes étrangères représentent près de cinq pour cent des articles parus. « Même avec peu d'argent, le potentiel est très grand. »

Le « développement des talents », ou capital humain, devrait constituer 60 % des objectifs des projets subventionnés : « Cela est mesurable », juge M. Gaffield. D'ailleurs, près de 70 % du budget global du CRSH va aux étudiants, aux stagiaires et aux adjoints de recherche, un montant qui a triplé depuis sept ans. Mais les données ne permettent pas d'assurer le suivi du développement de ces talents : il est actuellement impossible de savoir ce que deviennent les étudiants qui ont bénéficié d'une bourse, une lacune que le directeur entend corriger.

Les effets de la recherche en sciences humaines peuvent également s'observer dans l'élaboration des connaissances utiles à la société à long terme et dans la contribution des chercheurs aux débats sociaux et à l'analyse de l'actualité.

« Il nous faut mieux communiquer à la population et aux décideurs ce que nous faisons, résume M. Gaffield. Il y a eu un changement culturel dans les universités et cela n'a pas été expliqué à la population. L'enseignement universitaire n'est plus considéré comme une transmission des connaissances par un professeur, mais comme un élément important de la recherche elle-même. Ces deux dimensions font partie d'un même tout. »

Il s'ensuit que chaque professeur doit maintenant rechercher une part de financement. Toutefois, seulement 20 % des professeurs en sciences humaines sont subventionnés, contre 80 % en sciences naturelles et en génie et 100 % en sciences de la santé. Ces grands secteurs de recherche peuvent toutefois compter sur de nombreuses sources de financement autres que les conseils subventionnaires, ce qui n'est pas le cas en sciences humaines, où le financement du CRSH représente 70 % des subventions reçues par les chercheurs. Et ces sommes ne constituent que 40 % des demandes adressées au CRSH.

La part du gâteau

Chad Gaffield aimerait donc voir plus de professeurs et plus d'étudiants bénéficier de subventions en sciences humaines. Mais, si plus de projets sont acceptés et que l'enveloppe reste la même, le morceau de gâteau sera plus mince, s'est inquiété le professeur François Duchesneau. Pour convaincre les décideurs de remplir les goussets de son conseil, le directeur entend utiliser l'argument du « développement des talents » et faire valoir les effets bénéfiques qu'a entrainés, sur la société, l'élaboration des connaissances au cours des siècles passés.

« Au 19e siècle, le Canada s'est donné un système scolaire public ; au 20e, il a ajouté le secondaire et les universités, ce qui a permis de passer à la société industrielle. Depuis les années 60, le Canada investit dans les études supérieures et dans la recherche, ce qui nous a conduits à la société postindustrielle. Aujourd'hui, avec la société du savoir, il faut aller plus loin pour demeurer à la pointe des changements sociaux et économiques. »

Le discours saura-t-il convaincre ? Le directeur voit des signes encourageants dans l'augmentation du nombre de bourses aux étudiants accordées dans le dernier budget fédéral et l'ajout d'une somme annuelle de 11 M$ pour soutenir la recherche en gestion, en administration et en finances.

Daniel Baril

« L'avenir a besoin de nous. »

PHOTO : YVES LACOMBE.

Nous avons des responsabilités vis-à-vis de l'étudiant et de la société, affirme le recteur

Véritable tradition à l'UdeM mais également dans un grand nombre d'établissements, la déclaration annuelle du recteur permet à ce dernier de faire le bilan de l'année passée et, surtout, de tracer les grandes lignes des projets à venir. Peu avant son allocution du 15 octobre devant l'Assemblée universitaire, la rédactrice en chef de *Forum,* Paule des Rivières, a rencontré le recteur, Luc Vinet.

Quel bilan faites-vous des deux premières années de votre mandat ?

Dès mon entrée en fonction, au printemps 2005, j'ai manifesté ma volonté d'entreprendre un certain nombre de réformes. Depuis, nous nous sommes donné collectivement un livre blanc et une stratégie d'internationalisation, qui baliseront le développement de l'Université sur le campus comme à l'étranger. Nous avons également restructuré la Faculté des études supérieures pour mieux répondre aux besoins des étudiants et des facultés, introduit une nouvelle politique d'évaluation des programmes, réformé l'approche budgétaire et nous sommes engagés actuellement dans l'élaboration d'un plan directeur des espaces qui fixera la géographie du campus pour les prochaines décennies.

Quelles sont vos priorités pour l'année qui vient ?

Le livre blanc situe l'étudiant et sa formation au centre de nos actions. La qualité de la formation que nous offrons doit être plus qu'une priorité : elle doit devenir une idée fixe. Dans cette perspective, nous venons de lancer une importante révision des programmes [voir la page 7]. L'exercice est essentiel. Il vise aussi bien à évaluer les programmes que nous proposons qu'à nous questionner sur ceux que nous n'offrons pas. Au terme de cette année, 15 % des programmes auront été évalués.

Y aura-t-il de nouveaux programmes ?

Assurément. Au nombre des projets concrets, nous prévoyons la mise sur pied d'un programme en environnement. Les questions environnementales sont incontournables de nos jours, nous devons former nos étudiants aux enjeux liés à ces questions. En pharmacie par exemple, le programme de doctorat de premier cycle [Pharm. D.] sera mis sur les rails.

Les besoins en espaces demeurent une préoccupation majeure ?

Cela est certain. Le plan directeur sera complété prochainement. Et il y a urgence dans le secteur des sciences. Nous passons à la vitesse supérieure et visons l'occupation du nouveau pavillon des sciences pour 2011. Et le plan A demeure Outremont.

Lorsque l'Université a acheté le terrain de la gare de triage, plusieurs se sont montrés hésitants. Mais je crois qu'aujourd'hui la situation apparait plus limpide, car le temps presse du côté des sciences. Nous ne disons plus « Il faut avoir Outremont », nous disons « Il faut avoir Outremont bientôt ».

Par ailleurs, nous entreprendrons rapidement les démarches afin que les unités de l'École de santé publique soient regroupées sous un même toit.

Où trouverez-vous l'argent ?

Pour la préparation du terrain d'Outremont, nous avons déjà obtenu l'engagement des paliers provincial et municipal et nous allons continuer de travailler pour obtenir le soutien du gouvernement fédéral. En ce qui a trait au financement du pavillon, nous nous appuyons sur le fait que Québec nous reconnait un déficit d'espaces.

Cela dit, nous avons d'autres priorités qui ne peuvent être mises de côté. C'est le cas des ressources humaines et en particulier des ressources professorales. Malgré de lourdes contraintes budgétaires, la direction de l'Université considère cruciale la question du renouvèlement du corps professoral. Si nous avons réussi, ces dernières années, à maintenir l'équivalent de 1450 professeurs à plein temps, nous voulons consentir un effort supplémentaire. Durant la prochaine année, la direction travaillera afin de dégager des pistes permettant un sain renouvèlement. De façon immédiate et dans la limite des disponibilités budgétaires, elle compte utiliser le Fonds des priorités institutionnelles pour soutenir de façon ponctuelle les facultés dans le renouvèlement de leur effectif professoral, notamment dans les domaines jugés déterminants pour l'Université.

Puisqu'on parle d'argent, que dire de la situation financière de l'Université ?

Notre situation financière demeure très préoccupante. L'Université est en déficit pour la quatrième année d'affilée. Nous devons continuer de travailler à sensibiliser les gouvernements, comme nous l'avons fait au cours de la dernière année. Mais nous devons aussi assainir nos finances et c'est dans cet esprit que nous avons mis en œuvre une réforme budgétaire qui a l'avantage de remettre le pouvoir dans les mains des unités, qui sont les mieux placées pour prendre les décisions.

Mais je le répète : l'avenir et le développement de l'Université passent par une hausse des revenus. Nous espérons revenir à l'équilibre budgétaire en 2009-2010, plus tôt si la conjoncture le permet. Il n'est toutefois pas question de sacrifier nos priorités ni de compromettre la qualité de nos programmes. Il nous faudra être créatifs et explorer toutes les pistes qui, tout en nous permettant d'augmenter les revenus, amélioreront la situation des étudiants. Tous les vice-recteurs ont été saisis de ce dossier et travaillent à trouver des solutions.

Cela risque d'être plus facile à dire qu'à faire…

Je vais vous donner un exemple qui se rapporte aux étudiants. Quel est leur cheminement ? S'ils restent trop longtemps sur les bancs de l'université, ils se nuisent. Et coutent cher à la société. S'ils abandonnent leurs études, ils se nuisent aussi… et entrainent des dépenses.

Il est donc possible d'améliorer notre performance en étant plus responsables à l'égard à la fois de la société et des étudiants. Et de réaliser des économies. Nous avons d'ores et déjà fusionné les services de l'admission et du recrutement pour mieux encadrer les étudiants qui entrent à l'Université. Et nous relancerons en cours d'année le programme de mentorat par les pairs *Contact-études,* en vertu duquel des étudiants « aguerris » sont chargés de communiquer avec les étudiants nouvellement inscrits.

En ce qui a trait aux cycles supérieurs, ce n'est pas sorcier : le problème est financier. Il faut se donner une structure intégrée de financement, qui combinera de façon optimale les différentes sources de revenus et aura l'avantage d'assurer un financement minimal garanti à tous nos étudiants du 2e et du 3e cycle.

La modernisation de nos processus est une de vos préoccupations constantes. Où en sommes-nous ?

Vous avez raison, j'estime qu'il nous faut revoir nos façons de faire dans plusieurs domaines. D'ailleurs, nous avons commencé à moderniser notre gestion. Et nous poursuivrons dans cette voie. D'ici le printemps prochain, un ambitieux plan quinquennal de redressement de l'informatique sera activé. Et, simultanément, nous lancerons une vaste réforme de nos processus administratifs dans plusieurs secteurs névralgiques comme les finances, les ressources humaines et le Registrariat.

Au chapitre de la formation, nous mettrons sur pied un bureau des technologies numériques d'apprentissage, auquel sera associé le Centre d'études et de formation en enseignement supérieur. Et, pour la recherche, nous prendrons des mesures afin d'accroitre le soutien aux chercheurs, en implantant une structure transversale calquée sur un modèle qui a fait ses preuves à la Faculté des arts et des sciences.

L'internationalisation est-elle toujours une priorité ?

Certainement. J'en veux pour preuve le Forum international des universités publiques, le FIUP, qui a été créé il y a peu de temps à notre initiative. La création de ce forum, qui regroupe 21 universités de partout dans le monde, actualise de manière spectaculaire la volonté, exprimée dans notre nouvelle stratégie d'internationalisation, de « dépasser les cadres canadien et nord-américain et de se définir dans l'espace universitaire mondial ». Notre établissement hébergera le secrétariat général du FIUP, avec toutes les retombées qu'on imagine pour nos professeurs et nos étudiants : écoles d'été, programmes communs, programmes d'échanges d'étudiants, etc.

À plus long terme, quel avenir envisagez-vous pour l'Université ?

Quand je pense à ce que sera l'Université de Montréal en 2012, j'imagine une université dont les finances sont saines, qui a des ressources humaines et physiques conformes à ses ambitions et qui accueille un corps étudiant correspondant à son statut, une université dont la gestion a été modernisée et qui s'enorgueillit d'un positionnement stratégique fort sur la scène internationale. Nous devons occuper une place qui soit à l'image de ce que nous sommes objectivement : la première université en importance au Québec, la deuxième au Canada et le seul établissement francophone d'Amérique à figurer parmi les 200 meilleures universités du monde selon les classements reconnus.

Le recteur, Luc Vinet

Formation universitaire

Les programmes d'études seront systématiquement évalués d'ici cinq ans

Cette révision représente un changement majeur dans la culture universitaire

Chacun des quelque 350 programmes d'études de l'Université de Montréal sera systématiquement examiné d'ici cinq ans par des experts internes et externes de la discipline, pour évaluer sa pertinence scientifique, la qualité de la formation offerte et la correspondance avec les besoins du marché du travail. « C'est une petite révolution dans notre façon de voir la formation universitaire », mentionne la vice-rectrice adjointe aux études, Hélène David.

Le protocole sur l'évaluation périodique des programmes d'études, adopté récemment par la Commission des études, met en place la procédure pour cette opération d'envergure. « Nous procédons depuis longtemps à l'évaluation des unités et il y a toujours eu des réformes et des modifications de programmes, mais c'était du cas par cas. Plusieurs programmes ont été laissés à eux-mêmes pendant de nombreuses années. Désormais, tous les aspects de la formation seront évalués », explique Mme David.

« C'est une bonne nouvelle pour les étudiants, qui seront enfin consultés, sur le plan pédagogique, d'un bout à l'autre du processus », souligne Éric Peeters qui, à titre de coordonnateur aux affaires académiques de la FAECUM, a assisté à plusieurs réunions du comité chargé de mettre en place les balises de cette évaluation périodique. « Cette démarche figurait au nombre des priorités de la FAECUM depuis plusieurs années », déclare-t-il.

Le travail commencera dès la fin du mois d'octobre ; pour chaque programme évalué, un comité de quatre à huit personnes entamera la première étape du processus : l'autoévaluation. À cette étape, toutes les personnes liées de près ou de loin au programme pourront être invitées à rencontrer le comité d'autoévaluation. Celui-ci devra remettre son rapport dans un délai de sept à huit mois. Les évaluateurs externes entreront alors en scène et auront environ trois mois pour faire leur travail. Si bien qu'en un an, si tout se déroule normalement, on disposera d'une évaluation complète qui sera soumise au comité institutionnel d'évaluation.

« Cet exercice permettra de désigner les forces et les faiblesses des différents programmes et de planifier les façons de remédier aux lacunes », signale Mme David. Si l'abolition de certains programmes n'est pas exclue, elle devrait toutefois être exceptionnelle. « Il pourrait s'avérer pertinent de remettre en question l'existence de quelques programmes dans leur forme actuelle, mais ce n'est pas le but de l'opération », tient à préciser la vice-rectrice adjointe.

Les cycles supérieurs au peigne fin

L'évaluation périodique touchera également les cycles supérieurs. « Les universités doivent obligatoirement procéder à des évaluations périodiques de leurs programmes et l'Université de Montréal tardait à se lancer », indique Nicole Dubreuil, vice-doyenne aux études à la Faculté des études supérieures et postdoctorales.

Aux 2e et 3e cycles, les programmes sont très différents les uns des autres et cela influe sur l'approche évaluative. « Certains programmes de doctorat, notamment en sciences fondamentales et médicales, sont très spécialisés et très en symbiose avec les activités de recherche ; ils peuvent comporter un nombre extrêmement limité de cours, ce qui oblige à déterminer quels sont les autres processus de formation mis en place dans le programme. En général, aux cycles supérieurs, l'effectif étudiant est beaucoup plus réduit, ce qui incite à composer avec les ressources. On doit avoir une grille d'analyse plutôt souple pour s'adapter à ces différents formats. »

Quoi qu'il en soit, le protocole, auquel Nicole Dubreuil a grandement contribué, selon Mme David, tient compte de la complexité des cycles supérieurs. « Il force à regarder objectivement tous les grands enjeux de formation à cet échelon et soulève plusieurs questions. »

Pour ces programmes d'études, comme d'ailleurs pour ceux de premier cycle, on portera un regard particulier sur la dimension interculturelle et internationale. De plus, on veut s'assurer que « les étudiants puissent acquérir les compétences liées à l'utilisation de l'information de même que les habiletés communicationnelles, à la fois techniques, langagières et rédactionnelles », peut-on lire dans le document officiel.

Hélène David

Au dire de Mme Dubreuil, ce changement majeur dans les processus d'évaluation est névralgique pour veiller à la qualité des formations offertes, même s'ils ont exigé et exigeront beaucoup de temps et d'énergie.

Mission accomplie

Pour Hélène David, l'année qui vient de s'écouler a été extrêmement chargée mais fertile. « Je me souviens que l'évaluation des programmes était l'un des principaux mandats qu'on m'avait donnés à ma nomination. Même si nous ne sommes qu'au début du processus, j'ai la satisfaction du travail accompli. »

Cette psychologue passionnée d'enseignement s'est en effet jointe à l'équipe du recteur Vinet il y a deux ans avec l'objectif de mettre en place l'opération d'évaluation des programmes. « Il me semble qu'on remet aujourd'hui la formation au centre de la mission universitaire, dit-elle. Il n'y a pas une entreprise, qu'elle soit culturelle, d'enseignement ou commerciale, qui ne se soucie pas de la qualité de ses produits. »

Actuellement, les réactions des personnes concernées sont plutôt positives, même si l'exercice comporte ses exigences, affirme-t-elle. « Un tel virage constitue une première dans notre histoire. Tous les membres de la communauté devraient se sentir interpelés, car nous sommes tous touchés par la qualité de la formation. »

Mathieu-Robert Sauvé

« Cet exercice permettra de désigner les forces et les faiblesses des différents programmes et de planifier les façons de remédier aux lacunes. »

Photo : Yves Lacombe.

Les étudiants seront consultés au cours du processus d'évaluation et ils s'en réjouissent.

Recherche en psychologie

La rage de l'air est une menace publique

La rage de l'air inquiète de plus en plus le personnel de bord.

Une étudiante en psychologie dresse une typologie des comportements liés à la rage de l'air

Le 29 décembre 2000, Paul Kefa Mukonyi, un passager suicidaire du Boeing 747 de la British Airways parti de Londres vers Nairobi, s'installe aux commandes de l'appareil dans le but de provoquer sa chute. Après s'être battu avec le pilote et le copilote, faisant piquer l'avion dangereusement à deux reprises, il est enfin maitrisé par des membres de l'équipage. Ligoté et bâillonné, il sera cueilli par les policiers à l'aéroport de la capitale kényane. Les 379 passagers et 19 membres du personnel navigant en seront quittes pour la peur de leur vie.

« Les cas de rage de l'air de cette ampleur sont rares, mais il en survient, de toutes sortes, chaque année, commente Carmen Stoian, étudiante de troisième cycle au Département de psychologie. La Civil Aviation Authority de la Grande-Bretagne fait mention d'un cas de rage de l'air pour quatre millions de passagers. Le gouvernement du Canada estime, à partir de ces données, qu'il y en aurait 250 annuellement sur les vols canadiens. »

Qu'est-ce que la rage de l'air ? Il s'agit, selon Mme Stoian, de « comportements indisciplinés, agressifs ou violents » manifestés par des passagers à l'endroit d'autres passagers ou des membres de l'équipage. Il peut aussi s'agir de personnes qui détruisent du matériel à bord de l'avion ou qui refusent de se plier aux consignes du personnel de cabine. La plupart des cas rapportés consistent en des insultes, de l'intimidation, du harcèlement et des agressions physiques.

Attention, sujet tabou

Même si les mesures de sécurité se sont beaucoup resserrées depuis le 11 septembre 2001 (les passagers n'ont plus accès à la cabine de pilotage, par exemple), la rage de l'air continue de susciter de l'inquiétude chez les agents de bord et le personnel chargé d'assurer la sécurité des passagers. Mais c'est un sujet tabou ! « Les compagnies aériennes ne veulent pas en parler », mentionne Mme Stoian, qui a dû renoncer à mener des entrevues avec des membres du personnel navigant dans le cadre de sa recherche doctorale. Les rares agents qui ont accepté d'en discuter, en Europe, n'avaient pas grand-chose à raconter.

Afin de poursuivre sa thèse, qui porte sur la typologie des comportements liés à la rage de l'air, la chercheuse s'est penchée sur les statistiques de l'agence spatiale américaine, la NASA, qui consigne les détails de la quasi-totalité des incidents aériens survenus au cours de vols des compagnies américaines depuis 1978. « Chaque cas est présenté dans un rapport qui fait de quelques lignes à deux pages. Je me suis concentrée sur les incidents récents, qui ont eu lieu entre 1995 et 2004. »

Après avoir consulté des centaines de rapports, elle a retenu les 25 plus pertinents pour son analyse. Bien que ses résultats n'aient pas encore été publiés, elle peut affirmer que les comportements de rage de l'air ne sont pas prévisibles avant l'embarquement, à l'exception des cas où les passagers affichent un comportement agressif ou sont visiblement sous l'effet de la drogue ou de l'alcool. « Il n'y a pas de profil type, scientifiquement déterminé, du passager turbulent », dit cette Roumaine d'origine qui vit à Montréal depuis 12 ans.

Le personnel aérien reçoit une formation pour faire face aux situations délicates, et les consignes sont très strictes quand la sécurité des passagers est menacée.

Dès novembre 2001, Transports Canada avait proposé un projet de loi pour faire de la rage de l'air un délit. Mais, au lendemain des attaques terroristes sur New York et Washington, on lui a préféré des mesures antiterroristes. Le 18 mai dernier, le ministère est revenu à la charge pour permettre aux compagnies aériennes de refuser les passagers ayant eu un comportement répréhensible par le passé, ainsi que ceux qui représentent une menace terroriste. D'ailleurs, depuis le 18 juin, une liste des passagers aériens indésirables est entrée en vigueur au pays.

« En fonction du volume global de vols, on ne peut pas dire que le nombre de cas de rage de l'air est grand, ajoute Mme Stoian. Dans le monde, on parle d'environ 3000 incidents par année, sur un volume de quelques centaines de millions de vols. Cependant, le phénomène n'en est pas moins grave : il suffit d'un seul incident pour menacer la vie des passagers et de l'équipage d'un appareil. D'ailleurs, le personnel aérien reçoit une formation pour faire face aux situations délicates, et les consignes sont très strictes quand la sécurité des passagers est menacée. Ainsi, la contention est utilisée au besoin par le personnel jusqu'à l'atterrissage. »

Il arrive toutefois que l'intervention des membres de l'équipage ne suffise pas. Des passagers jugent alors qu'ils doivent agir. En cas de poursuites judiciaires, la responsabilité des individus et des compagnies pourrait se révéler très couteuse.

Quant aux passagers, certains ignorent leurs obligations et les conséquences de leur indiscipline. Ainsi, ils refusent souvent de respecter les directives, comme celle de ne pas utiliser leur cellulaire. Il faut savoir que les signaux radio émis par ces téléphones peuvent interférer avec les instruments de bord et changer les paramètres du vol, voire faire chuter l'avion. D'autres passagers prennent à la légère l'interdiction de voyager sous l'effet de l'alcool ou de la drogue et celle de fumer dans l'appareil. D'autres encore gardent difficilement leur calme quand surviennent des défectuosités techniques ou que le mauvais temps sévit, éléments qui retardent les départs. Un avion bondé ou des problèmes liés aux bagages peuvent également énerver des passagers. Certains deviennent agressifs ou violents parce qu'ils abusent de l'alcool ou manquent de cigarettes. D'autres souffrent de véritables phobies ou d'une maladie mentale.

Besoin de connaissances

Sous la direction de Luc Brunet, spécialiste de la psychologie industrielle qui s'intéresse depuis longtemps à la violence au travail, Carmen Stoian a levé le voile sur un sujet très peu abordé par les chercheurs. Une revue de la littérature scientifique lui a permis d'apprendre que les recherches étaient concentrées en psychologie et en sciences juridiques. « La plupart des études s'intéressent à la définition de la rage de l'air et à ses causes, au classement des incidents et à la désignation des passagers à risque. À l'heure actuelle, les chercheurs ne s'entendent sur aucun de ces aspects. On se demande encore si les attouchements et le harcèlement sexuels, de même que les actes de sabotage et de terrorisme devraient être traités comme des cas de rage de l'air. En revanche, ce qui fait l'unanimité, c'est la menace véritable des comportements turbulents pour la sécurité des vols », indique-t-elle.

Carmen Stoian a trouvé dans ce projet de recherche tout ce qu'il lui fallait pour exploiter deux de ses passions : la psychologie et l'aviation civile. Sa thèse a été déposée en avril dernier et présente 11 modèles comportementaux propres à la rage de l'air.

Mathieu-Robert Sauvé

Faculté de musique

Un nouvel ensemble à percussion voit le jour à Montréal : Sixtrum

Sixtrum est né de l'envie de six musiciens de renouveler la musique de percussion

Le 17 octobre prochain aura lieu le premier concert de l'ensemble Sixtrum dans un programme-choc : *Sistrum,* une création du percussionniste et membre fondateur de l'ensemble Julien Grégoire, *Circuit I* de Serge Garant et *Pléïades* de Iannis Xénakis.

L'objectif de Sixtrum est affirmé : se positionner, par rapport tant au public qu'aux musiciens, parmi les plus grands groupes de percussion et défendre le répertoire des 20e et 21e siècles. On se souviendra que *Pléïades* fut créée en 1979 à Strasbourg par les Percussions de Strasbourg, qui en avaient fait la commande. Cette œuvre marquante de 42 minutes est d'un « raffinement compositionnel hors pair », selon Robert Leroux. Interpréter d'entrée de jeu cette pièce maitresse du répertoire sonne donc comme une promesse autant pour ce premier concert que pour tous les projets à venir.

Une création marquera aussi ce rendez-vous : la pièce de Julien Grégoire a été composée entre autres pour le sistre, instrument à percussion de l'Égypte antique qui a inspiré le nom de l'ensemble. Enfin, *Circuit I* exploite particulièrement bien les couleurs des différentes familles d'instruments à percussion.

Un double mandat

Sixtrum est né de l'envie de six percussionnistes, soit Robert Leroux, Julien Grégoire, Fabrice Marandola, D'Arcy Philip Gray, Kristie Ibrahim et Philip Hornsey, de renouveler la musique de percussion en lui apportant un nouveau souffle et en élargissant son public. Comme nous le confirme Robert Leroux, responsable du secteur percussion à la Faculté de musique, il est important de cultiver l'intérêt des jeunes musiciens pour la musique de notre époque et les instruments à percussion, de même qu'il est primordial que les musiciens et compositeurs québécois et canadiens restent des créateurs et interprètes de choix pour le répertoire contemporain.

Les missions de Sixtrum s'articulent autour de deux pôles : la recherche, la création et la diffusion d'une part ainsi que la sensibilisation, l'animation et la formation d'autre part. En résidence sur le campus, Sixtrum y élaborera des activités liées à la recherche et à la composition. Un de ses projets est de proposer un atelier d'expérimentation dans la continuité du séminaire donné pendant plusieurs années par Robert Leroux portant sur l'écriture pour instruments à percussion. Par ailleurs, cette résidence permettra à des étudiants de très haut niveau de se produire avec Sixtrum, car l'ensemble souhaite favoriser l'insertion des étudiants de la Faculté de musique sur le plan professionnel. Le premier à relever le défi est Joao Catalao, étudiant de deuxième année au doctorat en interprétation et spécialiste de la musique contemporaine.

L'ensemble souhaite favoriser l'insertion des étudiants de la Faculté de musique sur le plan professionnel.

Afin d'aiguiser la sensibilité du jeune public quant au répertoire pour percussion, l'ensemble se produira dans les milieux scolaires. Cet aspect du mandat de Sixtrum est très important, nous explique Robert Leroux, car l'engagement des jeunes musiciens dans la musique contemporaine est essentiel pour pérenniser le genre.

Trois concerts fixes par année

Les saisons de Sixtrum comprendront trois activités principales récurrentes : un concert consacré à l'ensemble uniquement, un concert avec un autre ensemble et un concert monographique axé sur un compositeur ou une région du monde. Pour la saison 2007-2008, le premier concert est fixé au mercredi 17 octobre (voir la programmation ci-contre) ; le concert commun, baptisé « In Tempo ! » et donné le 13 décembre à la salle Claude-Champagne, réunira le Sixtrum et le quatuor de saxophones Quasar ; enfin, le concert monographique sera consacré au compositeur américain John Cage et présentera en première canadienne l'intégralité des *Imaginary Landscape* ainsi que des *Constructions*. Il aura lieu le 30 janvier à 20 h à la salle Claude-Champagne.

S'ajouteront à ces concerts fixes d'autres activités à Montréal et ailleurs. Une tournée est prévue à l'automne 2008 en France et, puisque Sixtrum compte bien explorer et exploiter les outils technologiques dans ses futures créations, le festival Elektra l'accueillera en 2008 également.

Grâce à l'ensemble Sixtrum, nous pourrons découvrir ou redécouvrir des œuvres maitresses du répertoire ainsi que le formidable potentiel sonore des instruments à percussion.

Ida Toninato
Collaboration spéciale

Le concert du 17 octobre aura lieu à 20 h à la salle Claude-Champagne, 200, av. Vincent-d'Indy ; entrée : 20 $ (public), 18 $ (ainés), 10 $ (étudiants) ; le concert est gratuit pour les étudiants de la Faculté de musique. Pour plus d'information : 514 343-6427.

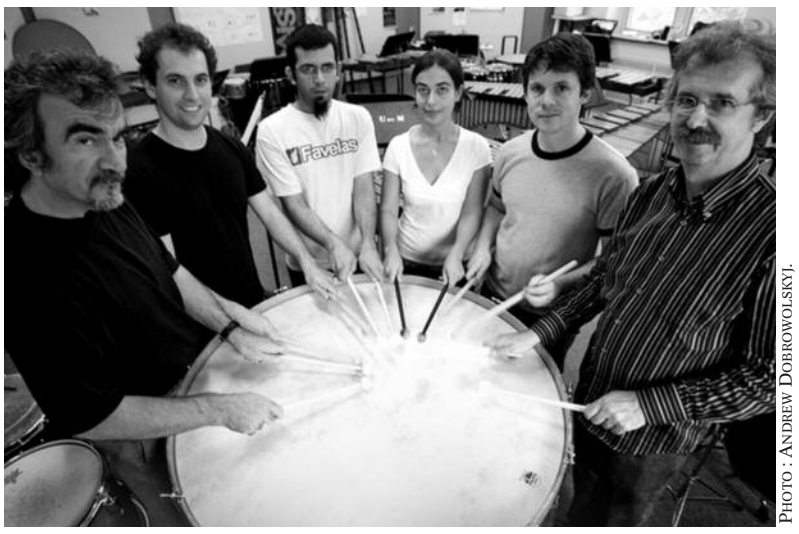


PHOTO : ANDREW DOBROWOLSKYJ.

Les membres du groupe Sixtrum

LASIK MD VISION

CORRECTION DE LA VUE AU LASER

Offre exclusive aux membres de l'ASEQ

Valide sur présentation d'une carte étudiante et d'un numéro d'étudiant.

À partir de 340$ /oeil*†

0$ FINANCEMENT DISPONIBLE
0$ Dépôt, 0$ Intérêt pour 12 mois**
creditmedical

CONSULTATION *SANS FRAIS*
(514) 845-1515

Dr. Pierre Demers MD, FRCSC 35,000 interventions
Dr. Avi Wallerstein MD, FRCSC 40,000 interventions
Dr. Mark Cohen MD, FRCSC 40,000 interventions

* Les prix peuvent changer sans préavis et peuvent varier selon la prescription. Applicable sur une chirurgie des deux yeux. ** Sujet à changement et modification en tout temps sans préavis. Financement assuré par Credit Medical Corporation Inc, sur approbation de crédit.

Halifax | Moncton | Québec | Montréal | Ottawa | Kingston | Toronto | London | Windsor | Winnipeg | Edmonton | Calgary | Vancouver | Syracuse

www.lasikmd.com

†Remboursement de 150$/oeil déjà inclus pour les détenteurs de carte de l'ASEQ.

Musique classique

Pas une, pas deux, mais trois symphonies de Beethoven au programme de l'OUM

Sous la direction de Jean-François Rivest, l'OUM partira en lion le 19 octobre

Le chef de l'Orchestre de l'Université de Montréal (OUM) ne perd jamais de vue la mission pédagogique de l'ensemble qu'il dirige avec brio depuis sa fondation, en 1993. C'est un peu pour cette raison qu'il a mis au programme trois symphonies de Beethoven, la *Cinquième,* la *Sixième* et la *Septième*.

« Lorsqu'on veut apprendre, l'immersion totale constitue une voie royale, dit-il. Et, en étudiant plusieurs œuvres, on peut acquérir une vision comparative sans pareille, permettant de constater les différences et les similitudes d'une œuvre à l'autre. »

Mais Jean-François Rivest ajoute que ce programme gourmand correspond tout à fait à son « caractère expansif ». Et puis, « je crois aux gros projets ».

Plusieurs étudiants de l'OUM ont connu un enlevant début de saison en participant au concert d'ouverture de l'Orchestre symphonique de Montréal le 4 septembre. Depuis, les répétitions vont bon train. Il ne faut pas oublier que près de 40 % des étudiants qui composent l'OUM sont nouveaux. Et que, si certains font des études doctorales, d'autres en sont à leur première année de baccalauréat.

« Le travail du chef, c'est de s'adapter aux circonstances. Je suis comme un bricoleur qui a une image du meuble une fois fini. »

Si Beethoven n'est sans doute pas aussi complexe à saisir que Bartók, également au programme de l'OUM cette année, il n'en reste pas moins que les trois symphonies présentées le 19 requerront une grande palette d'habiletés musicales.

La *Cinquième Symphonie,* rappelle le chef, est presque enragée et constitue une œuvre très compacte, s'appuyant sur de tout petits motifs ; la *Sixième* est la plus douce, la plus poétique alors que la *Septième* exprime la joie poussée à l'extrême. Avec son célèbre mouvement lent si tendre.

Jean-François Rivest avait une autre bonne raison de choisir trois symphonies : faire plaisir à son public. C'est donc un rendez-vous.

P.d.R.

PHOTO : ANDREW DOBROWOLSKYJ.

Jean-François Rivest

vient de paraitre

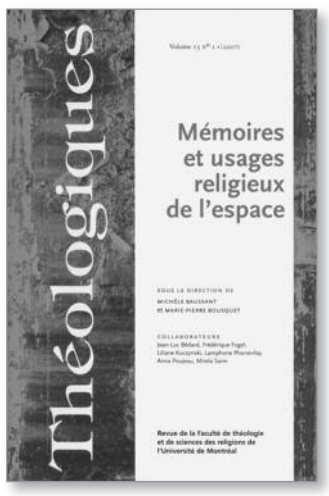
Penser l'international : perspectives et contributions des sciences sociales

Les universités s'ouvrent au monde, au Québec comme ailleurs. Ce phénomène est visible dans tous les aspects de la vie universitaire et, de façon plus fondamentale, dans la recherche. En effet, qu'on pense à la mondialisation de l'économie, à l'effet de serre, aux crises humanitaires, aux migrations, à l'expansion des organisations non gouvernementales, au fondamentalisme religieux ou au terrorisme, les évènements internationaux nous interpellent dans toutes les sphères du savoir. Désormais, les thématiques internationales sont abordées dans la plupart des disciplines en sciences sociales, et l'on assiste à un réel rapprochement multidisciplinaire.

Le présent ouvrage est le fruit d'une réflexion visant à ouvrir un dialogue qui permette de comprendre comment différents domaines de spécialisation abordent l'international sur les plans conceptuel et théorique, et de mieux saisir les enjeux qui ont marqué les études internationales au cours des dernières années.

Sous la direction de François Crépeau et Jean-Philippe Thérien, **Penser l'international : perspectives et contributions des sciences sociales,** Les Presses de l'Université de Montréal, 2007, 152 p., 24,95 $.

Mémoires et usages religieux de l'espace



Liminaire

« Mémoires et usages religieux de l'espace », par Michèle Baussant et Marie-Pierre Bousquet

Thème

- « Des voyageurs immobiles : pratiques communautaires autour du pèlerinage (Haute Égypte) », par Frédérique Fogel
- « Des lieux de pèlerinage comme cadres de la mémoire : l'exemple d'un sanctuaire franco-algérien », par Michèle Baussant
- « Mémoire et prégnance des lieux dans la structuration de l'islam en Martinique », par Liliane Kuczynski
- « Les monastières de Syrie : ancrange sacré des Églises et inscription politique dans le territoire national », par Anna Poujean
- « Raconter la Russie des Juifs en 1839 », par Mirela Saim
- « L'attrait de mouvements ultra-orthodoxes parmi les jeunes juifs d'origine marocaine à Montréal : échos diasporiques et constructions locales », par Jean-Luc Bédard

Hors-thème

« Le débat de la pertinence existentielle de la théodicée : positions, enjeux et éclairages sur les rapports entre théorie et pratique », par Lamphone Phonevilay

Sous la direction de Michèle Baussant et Marie-Pierre Bousquet, **Théologiques, Revue de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal,** vol. 15, nº 1, **Mémoires et usages religieux de l'espace,** 2007.

Encyclopédie sur le développement des jeunes enfants

Les premières années de vie d'un être humain sont déterminantes, car c'est durant cette période de croissance accélérée que s'établit la base du développement, d'où l'importance de bien comprendre cette étape cruciale et d'y investir les ressources nécessaires.

Investir dans la santé et dans l'éducation des jeunes enfants et de leurs parents a des effets durables et positifs sur l'apprentissage, la motivation, la vitalité, le bien-être et le développement d'un individu.

En investissant dans le développement d'un enfant, on peut réduire, entre autres, les risques associés à la pauvreté et au chômage ainsi que la criminalité, la dépression et les risques de suicide chez un individu lorsqu'il aura atteint l'âge adulte.

Pour permettre de bien comprendre le développement socioaffectif des jeunes enfants et de prendre des décisions éclairées, le Centre d'excellence pour le développement des jeunes enfants a conçu l'*Encyclopédie sur le développement des jeunes enfants,* qui s'adresse, entre autres, aux parents, aux éducateurs, aux intervenants et aux décideurs politiques.

L'*Encyclopédie* est une ressource unique qui réunit les dernières connaissances scientifiques sur le développement des jeunes enfants (de la conception à cinq ans) ainsi que sur l'efficacité des programmes et des politiques qui visent à favoriser ce développement.

Elle aborde pour l'instant 33 thèmes, dont l'agressivité, les habiletés parentales, le langage et l'alcoolisation fœtale. Elle regroupe des textes de 270 auteurs de 11 pays : Allemagne, Australie, Canada, États-Unis, Finlande, France, Italie, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Royaume-Uni et Suède. Les contenus sont revus par des comités de lecture composés de spécialistes de renom et sont mis à jour tous les deux ans. De nouveaux thèmes sont ajoutés chaque année.

Le comité de rédaction est composé de quatre experts canadiens :

- Richard E. Tremblay, directeur du Centre d'excellence pour le développement des jeunes enfants, directeur de la Chaire de recherche du Canada sur le développement de l'enfant et professeur de pédiatrie, psychiatrie et psychologie à l'Université de Montréal ;
- Ray deV. Peters, directeur de recherche du projet « Better Beginnings, Better Futures » et professeur de psychologie à l'Université Queen's (Ontario) ;
- Michel Boivin, directeur de la Chaire de recherche du Canada sur le développement social de l'enfant à l'École de psychologie et professeur de psychologie de l'Université Laval (Québec) ;
- Ronald G. Barr, directeur de la chaire de recherche du Canada au Child and Family Research Institute et professeur à l'Université de la Colombie-Britannique (Vancouver).

L'*Encyclopédie* est accessible gratuitement en français au <www.enfant-encyclopedie.com> et en anglais au <www.child-encyclopedia.com>.

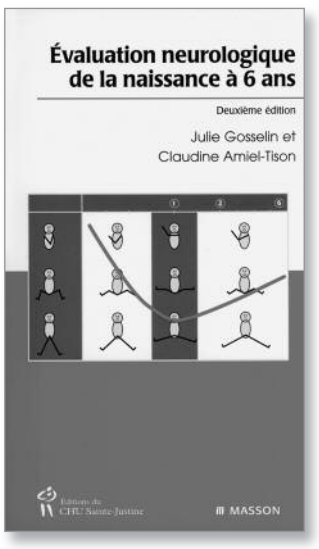
Richard E. Tremblay (à droite) et Jean-Louis Caya, directeur régional de l'Agence de la santé publique du Canada, ont coupé le « ruban ombilical » de l'*Encyclopédie sur le développement des jeunes enfants* le 9 octobre à Montréal. L'évènement marquait la naissance de la première encyclopédie virtuelle sur le développement des jeunes enfants. De nombreux experts internationaux ont contribué à la réalisation de cette ressource unique, accessible et gratuite.

Évaluation neurologique de la naissance à 6 ans

Comment faire simple en neurologie clinique des premières années de la vie ? Les agressions périnatales surviennent sur un cerveau en voie de développement rapide. L'expression neurologique de ces affections est donc changeante, en particulier dans le domaine neuromoteur, au cours des deux premières années. Il faut donc des repères précis pour aider le clinicien à déceler les déviations possibles à chaque étape du développement.

Le présent ouvrage constitue un instrument unique d'évaluation neurologique, applicable de la naissance à l'âge de six ans. Il comprend un répertoire technique, des instructions pour le codage et une grille d'évaluation. Cette méthode clinique a été conçue pour permettre aux pédiatres et aux différents réseaux de soins de l'utiliser dans la pratique clinique quotidienne.

La nouvelle édition rend compte des nombreuses avancées dans ce domaine : comment diagnostiquer dès le plus jeune âge les troubles neuromoteurs, allant de l'infirmité motrice d'origine cérébrale (ou encore paralysie cérébrale) aux signes isolés inclassables ? Le diagnostic de ces troubles servira de fil conducteur de la période périnatale à l'âge scolaire. Cette évolution ouvre plusieurs perspectives nouvelles : celle d'une détection plus précise et plus précoce des difficultés vécues par les nouveau-nés à risque et celle d'une intervention précoce mieux ciblée. Comme corollaire, l'espoir de parvenir à mieux accompagner ces enfants afin qu'ils puissent se développer au mieux de leurs capacités.



Julie Gosselin et Claudine Amiel-Tison, **Évaluation neurologique de la naissance à 6 ans**, 2e édition, coll. Intervenir, Montréal, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2007, 288 p., 39,95 $.

Les transformations de l'intervention sociale : entre innovation et gestion des nouvelles vulnérabilités ?

Un outil pour comprendre les occasions d'intervention ouvertes par les mutations en cours sur le plan des politiques sociales, saisir les pratiques qui se développent sur le terrain et appréhender comment elles s'articulent à celles héritées de l'essor de l'État-providence. En croisant une grande diversité de regards de part et d'autre de l'Atlantique, les auteurs explorent des pistes de réflexion sur les mutations de pratiques en cours : contribuent-elles à réduire, voire à faire disparaitre les cadres habituels des mécanismes de protection et de solidarité sociales ? Ou sont-elles au contraire révélatrices d'innovation et porteuses de solutions permettant de lutter contre les inégalités sociales ?

Ce livre s'adresse aux chercheurs, intervenants, décideurs qui souhaitent réfléchir sur ce nouveau théâtre des protections sociales, ces nouveaux ressorts et ces nouveaux personnages de l'intervention sociale.

Sous la direction d'Évelyne Baillergeau et Céline Bellot, **Les transformations de l'intervention sociale : entre innovation et gestion des nouvelles vulnérabilités ?**, Presses de l'Université du Québec, 2007, 256 p., 32,00 $.

PLACE CONCORDE
MONTRÉAL

C.D.N.
Emplacement exceptionnel
IMMEUBLE LUXUEUX
Refait à neuf!
3 1/2 - 4 1/2
- Portier, terrasse
- Béton
- Chauffage, eau chaude inclus
- Piscine intérieure, sauna
- Réfrigérateur, cuisinière, L/V inclus

Venez nous voir : 9 h à 18 h
514 735-2507
3355, Queen Mary (près Ude M)
placeconcorde@videotron.ca

Gerardo Argento

Gerardo Argento : le gardien de but de bonne famille

Ce ne sont pas tous les athlètes sur les campus qui peuvent se vanter d'avoir encore l'appui inconditionnel de leurs parents. Gerardo Argento, le gardien de l'équipe de soccer des Carabins, était pourtant accompagné de son père et de sa mère au championnat canadien à Edmonton en novembre 2006 et aux Universiades d'été à Bangkok en aout dernier.

« C'est important pour eux de m'encourager, dit le gardien de but des Bleus, un peu gêné. J'aime jeter un coup d'œil sur les gradins après avoir fait un arrêt et voir mon père debout qui applaudit ! »

Il faut dire que Gerardo Argento a un parcours qui pourrait faire rêver plusieurs parents fanatiques de soccer. Âgé de 22 ans, le Montréalais d'origine italienne est, depuis quatre ans déjà, membre de l'organisation de l'Impact, l'équipe montréalaise de la ligue professionnelle USL. Il a aussi disputé cet été plusieurs matchs avec l'Attak de Trois-Rivières, le club-école de l'Impact.

« C'était bien de pouvoir travailler avec le club pendant l'été. Cela m'aide beaucoup à m'améliorer », mentionne l'étudiant en science politique. Au cours de la saison estivale, il est d'ailleurs devenu gardien de réserve auprès d'Andrew Weber quand le gardien numéro un de l'Impact, Matt Jordan, s'est blessé. « C'est surtout l'intensité des entrainements qui diffère. Je n'ai pas joué de match avec l'Impact, mais je peux voir la différence de jeu pendant les entrainements », explique-t-il.

Un été mémorable

Il y a deux mois, Gerardo Argento prenait part aux Universiades d'été en Thaïlande. Il affirme sans hésitation avoir fait face à des adversaires très coriaces. « Je n'avais jamais affronté d'aussi bonnes équipes. Il y avait des équipes olympiques qui se préparent pour les Jeux de 2008 et certaines formations étaient constituées de joueurs qui jouent chez les professionnels en Europe, relate-t-il. Le jeu était probablement semblable à celui de l'Impact, mais ce sont les matchs les plus intenses que j'ai livrés jusqu'ici dans ma carrière. »

Gerardo Argento ainsi que ses coéquipiers Nawar Hanna, Pascal Aoun, Nicolas Suter et l'entraineur-chef Pat Raimondo ont aidé le Canada à obtenir le meilleur résultat de son histoire en soccer masculin, soit une quatrième place. « Nous sommes arrivés sans trop d'attentes, le Canada n'avait jamais fait mieux qu'un 15e rang. On a perdu le premier match 4 à 1, puis on s'est mis à gagner », se souvient le jeune gardien. Il croit d'ailleurs que les Canadiens devraient cesser de croire qu'ils sont incompétents au soccer. « On a prouvé le contraire », déclare-t-il.

Invaincus mais moins convaincants

Si l'été du jeune homme a été couronné de succès avec la quatrième position du pays aux Universiades, l'automne s'annonce un peu plus compliqué. Les Carabins connaissent un début de saison légèrement en deçà des attentes malgré une fiche de trois victoires, une défaite et trois matchs nuls (avant les deux matchs de ce weekend), ce qui leur permet quand même d'occuper la première place au classement provincial. On dit « en deçà », car les Bleus nous ont habitués à de plus convaincantes performances par le passé.

Il faut dire que l'attaque des Bleus n'a donné que huit buts en sept rencontres. « Je ne pense pas qu'il faille paniquer, rassure Gerardo Argento. C'est certain que ce n'est pas l'idéal comme début de saison, mais on doit continuer à travailler fort et ensemble. »

C'est que les attentes sont élevées pour les Carabins. Les protégés de Pat Raimondo ont remporté le championnat de la saison au cours des cinq dernières années en plus d'enlever le championnat québécois ces quatre dernières saisons.

« On s'imaginait peut-être gagner le championnat québécois facilement, signale l'étudiant-athlète. C'est certain qu'on vise le championnat canadien, mais il faut commencer par gagner au Québec. On a perdu des joueurs importants, dont Boubacar Coulibaly et Augustin Nechad, mais le soccer est un sport d'équipe et je pense qu'on a encore des chances de se rendre jusqu'au bout. » Toujours selon le jeune gardien, les succès obtenus aux Universiades ont peut-être aussi fait en sorte que l'équipe s'est montrée trop confiante au moment d'amorcer la saison.

Quoi qu'il en soit, avec Gerardo Argento devant le filet, les Carabins peuvent compter sur un gardien extrêmement solide. Il a été nommé recrue de l'année au Canada en 2005 en plus d'avoir été membre de l'équipe d'étoiles au pays en 2005 et 2006. Malgré tout, il ne se met pas trop de pression. « J'établis moi-même mes objectifs, dit-il. Je ne vise jamais une équipe d'étoiles ; si les autres pensent que je le mérite, tant mieux. Ce sont les victoires qui importent. » Il est récemment devenu le gardien de but le plus victorieux de l'histoire des Carabins. Sa 26e victoire en carrière, obtenue face au Vert et Or de l'Université de Sherbrooke, lui a permis de devancer Julien Letendre à ce chapitre.

Avec les Carabins pour y rester

Malgré ses succès avec le Canada et son rôle au sein de l'Impact, Gerardo Argento a bien l'intention de poursuivre son séjour avec les Carabins au cours des prochaines années. « Je ne dirais sans doute pas non à l'Impact ou à une carrière professionnelle, mais pour l'instant je vis au jour le jour, indique-t-il. Les Carabins m'offrent l'idéal en me permettant de poursuivre mes études tout en jouant au soccer. Pour la suite, on verra bien. »

La suite, pour le gardien et les Carabins, aura lieu ce dimanche 21 octobre face aux Patriotes de l'UQTR à 15 h au CEPSUM. Le match féminin précèdera à 13 h. Gageons que Gerardo Argento pourra de nouveau compter sur l'appui inconditionnel de ses parents et, tient-il à préciser, de sa copine, qui « commence elle aussi à venir aux matchs ».

Alexis Bélanger-Champagne
Collaboration spéciale

poste vacant

Pathologie et biologie cellulaire

AFF. : MED 10-07/11

Le **Département de pathologie et biologie cellulaire** de la Faculté de médecine, conjointement avec l'Institut de recherche en immunologie et en cancérologie, cherche à recruter une chercheuse ou un chercheur pour l'enseignement et la recherche. La personne sélectionnée formera des étudiants en utilisant une approche de recherche basée sur la biologie intégrative des systèmes et travaillera dans un environnement hautement interactif privilégiant la recherche novatrice et l'avancement des connaissances en immunologie et en oncologie.

Fonctions
Enseignement et formation des étudiants ; élaboration d'un programme de recherche novateur ; contribution à l'élaboration de cours de 2e et de 3e cycle en biologie intégrative ; participation à l'avancement des connaissances dans les domaines de l'immunologie et de l'oncologie ; contribution à la gestion et à la vie scientifique interne ainsi qu'au rayonnement dans le milieu scientifique.

Exigences
Doctorat en pathologie ou en biologie cellulaire ou dans un domaine connexe ; formation postdoctorale. À l'Université de Montréal, la langue d'enseignement est le français ; une ou un non-francophone devra pouvoir enseigner dans cette langue au plus tard trois ans après son arrivée en poste.

Date d'entrée en fonction
Hiver 2008.

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur candidature, *avant le 2 novembre 2007,* à l'adresse ci-dessous :

Monsieur Pierre Drapeau, directeur
Département de pathologie
et biologie cellulaire
Faculté de médecine
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7
Téléc. : 514 343-5755
p.drapeau@umontreal.ca

Traitement
L'Université de Montréal offre un salaire concurrentiel jumelé à une gamme complète d'avantages sociaux.

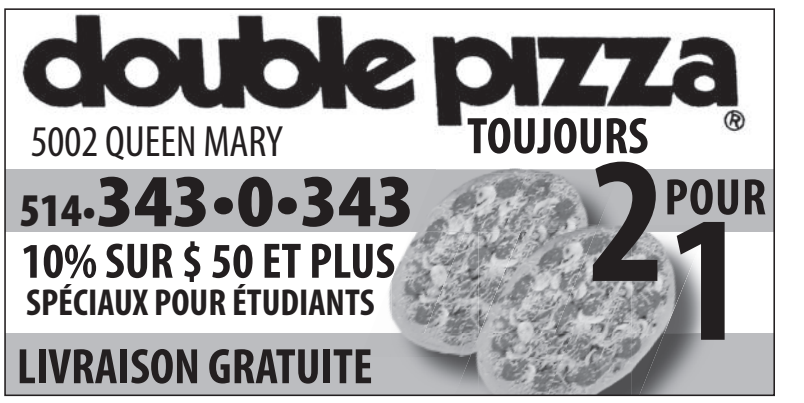
Conformément aux exigences prescrites en matière d'immigration au Canada, ces annonces s'adressent en priorité aux citoyens canadiens et aux résidents permanents. L'Université de Montréal souscrit aux principes d'accès à l'égalité en emploi et invite les femmes, les membres des minorités visibles et des minorités ethniques, les personnes handicapées et les autochtones à poser leur candidature.

le babillard

Un nouveau microprogramme en soins palliatifs et fin de vie

Dès le mois de janvier 2008, la Faculté des sciences infirmières (FSI) offrira aux professionnels de la santé ainsi qu'aux intervenants sociaux un microprogramme de deuxième cycle en soins palliatifs et fin de vie. Cette formation vise l'acquisition des connaissances, méthodes et outils adéquats pour répondre aux besoins de la clientèle en matière notamment de soulagement de la douleur, de soins en fin de vie, d'accompagnement, de deuil, d'éthique, et ce, dans une perspective interdisciplinaire. Les facultés de médecine, de pharmacie, des arts et des sciences, de même que la Faculté de théologie et de sciences des religions ont appuyé la mise en place de ce programme et participeront à l'enseignement.

Renseignements additionnels sur le site Web de la FSI à l'adresse <www.scinf.umontreal.ca> ou au 514 343-6111, poste 2701.



petite annonce

À louer. Locaux pour bureaux ou commerces à quelques minutes du quadrilatère de l'UdeM et du centre-ville. Immeuble tout béton avec généreuse fenestration situé en face du cimetière Côte-des-Neiges. Disponible 1000 à 3550 pi² à partir de 14 $ / pi². Information : Francine Leblanc, courtière immobilière agréée, 514 736-3039, poste 222, ou <fleblanc@francineleblanc.com>.

L'AVENIR A BESOIN DE VOUS.

Université de Montréal

Des centaines de programmes
de 1er, 2e et 3e cycle
offerts au trimestre d'hiver

Admission ou changement
de programme
Date limite : 1er novembre

umontreal.ca